

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Renaud Longchamps

Hugues Corriveau

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2006). Compte rendu de [Renaud Longchamps]. *Lettres québécoises*, (124), 23–24.

☆☆☆☆ 1/2

Renaud Longchamps, *Babelle* (œuvre complète tome 7, comprenant *Après le déluge* (1981), *L'escarfé* (1984), *Américane* (1986), *Sous l'Éden* (2005), préface de Victor-Lévy Beaulieu, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 464 p., 39,95 \$.



présence au monde, n'en trouve la raison ni dans un pays, lui-même inachevé, ni dans la société subissant le mal anthropologique de l'espèce. Toujours en proie au désir de la prédation, de la mort et de la sexualité (montrée chez Longchamps, dans la plupart de ses œuvres, comme le mal fondamental de l'être, car toute pulsion qui mène à l'acte sexuel reposerait sans cesse sur des pulsions agressives et dominatrices), le narrateur regarde sa Beauce natale comme le microcosme insigne de notre pays sans bon sens, y trouve sa raison de régurgiter son fiel, décrit les natifs comme des bêtes lubriques et assoiffées de bière, en rut, bandant juste à l'idée de rencontrer la femelle voisine, clanique. On bande à qui mieux mieux dans ces romans, on éjacule, on blesse les corps, on parle dru et salace, on se vautre dans la boue, en un mot, comme en dix, on vit. Le narrateur ne dit-il pas dans « La mort entière », dernier chapitre de *L'escarfé*:

L'accumulation de ce sperme en fonction de la nature, je dis de ce sperme qui sert au remplissage de la vie, j'ai peur, j'ai si peur du vide, de la nudité nue de la vie, des ciels toujours silencieux, des signes incompréhensibles de l'univers, je m'effondre et je sais maintenant que la vérité réside dans l'effondrement, dans l'enfermement de l'être, dans la liberté nue avant tout retour de la matière vivante à son propre plan de reproduction [...] (p. 292-293)

Dans la cendre sale de la nuit

Ou comment survivre à la désespérance de sa radicale condition d'humain déchu.

SOUFFRIR MILLE MORTS

Notre histoire est parfois si complexe, si lourde, que simplement y penser enténébre. Le son du monde s'en revient comme un bruit, instance menaçante et forcenée qui remonte à la gorge et engorge les mots. Telle sensation prend le cœur du narrateur dans *Babelle* pour que se délivrent les affects, cette prime à la mort qu'il ressent comme un don. Tout lui est bon :

Du langage soigné à la langue verte, des descriptions vaseuses aux blagues idiotes, du tragique au comique, du dramatique au burlesque, de l'élégie au blasphème en passant par des élévations poétiques et philosophiques, l'écriture éclatée de l'auteur plonge dans les états multiples de la conscience [...] (quatrième de couverture)

Ajoutons à cela une vulgarité qui force le texte comme une lame de fond, qui ravage et torréfie, une misogynie comme rarement on en a lu dans les lettres québécoises (et cela à l'époque du féminisme le plus militant!), sans compter les jeux de mots stupéfiants de facilité (« se r'trouver écrive-ailleurs » (p. 97), « leurs états d'âne » (p. 163), « la citerne d'eau si terne » (p. 291), et une propension à la métaphore filée qui éploie le texte jusqu'à la litanie. Ce qui sauve cette œuvre et la porte jusqu'à la grandeur, c'est la volonté de l'auteur de ne pas nécessairement raconter une aventure, mais bien au contraire d'entrer dans l'aventure d'une écriture au cours de laquelle il ne renonce à aucune facette, dont il tire le plus de munitions possible. Ainsi, le premier roman, *Après le déluge*, commence et se termine par un chapitre en vers, pour ensuite proposer de longues proses presque sans point ni virgule; dans le second, *L'escarfé*, on retrouve des débuts de paragraphes ponctués, suivis d'une ponctuation aléatoire. Il faudra attendre *Américane* pour lire une ponctuation syntaxique plus contrôlée qui nous mènera, dans *Sous l'Éden*, au cœur d'un livret d'opéra.

QUESTION DE SURVIE

Le narrateur de *Babelle* impose une vision masculine du monde jusqu'à la caricature. Il remet toujours en question, comme un adolescent inachevé, son injustifiable



DÉSIR SANS AMOUR

Le narrateur en quête d'absolu, qui ne trouve devant lui que désespoir et petitesse, est une sorte de don Quichotte noir. Ses moulins à vent sont remplacés par une croix lumineuse — alors qu'il est sans illusion, conscient du dérisoire symbole qui se dresse devant lui comme une fatalité — et la Rossinante, par un « char » toujours les quatre roues en l'air, embourbé dans un fossé, cabossé mais aimé, lancé à fond de train sur les routes de la campagne assombrie. Il cherche constamment à copuler, car il veut mettre « dans l'tordeur de [s]on malheur la Babelle de la Deuxième avenue, elle qui trône au Bar des Douze Mille Verges » (p. 209). La rancœur du narrateur, condamné par l'évolution de l'espèce, tendu qu'il est par son désir de destruction, ravage son esprit alors qu'il assume jusqu'aux os cette pulsion de mort, liant son comportement à cette force ravageuse. Rien ne saurait être garant de quelque bonheur, et puisque la vie est synonyme de malheur, le narrateur s'emploie à le répandre, de week-end en vendredi soir,

jusqu'à ce que le sang se déverse et que les mots trouvent dans la scatologie une manière de survivance: « Jamais j'pourrai croire que quatre milliards d'années d'évolution se résument à cette évidence à savoir que la bouche de la femme est parfaitement adaptée à la verge d'un homme et le reste, eh ben, le reste, ça tient rien qu'à des histoires de cul. » (p. 198)

DÉESSES SANS VOIX

Dans « La voie calquée », quatrième chapitre de *L'escarfé*, la Babelle est remplacée par une clone extraterrestre, offerte par les Maîtres de Lumière. Elle périra, violée, battue au pied d'un château d'eau, métaphore du liquide placentaire, alors que, morte, elle erre autour de la croix lumineuse, en une sorte de parodie christique, le Sauveur ayant basculé dans la représentation féminine. Cette dernière Babelle, comme il se doit, femme qu'elle est, reste muette, n'ayant aucun message à transmettre, n'ayant pas droit à la parole. Elle mourra comme un objet sexuel fantasmé, dans la dérégulation la plus absolue. Et même la belle Américaine d'*Américane*, qui osera s'en prendre physiquement au narrateur, n'aura droit qu'à une pâle et très rapide description de ses gestes, puisqu'on ne saurait, chez Longchamps, représenter l'homme dans un état

d'infériorité devant la femme. Tous ces détails mettent en évidence l'ultime démonstration ironique du faux pouvoir masculin, non pas sur la femme mais bien sur l'univers, sur les pulsions qui l'habitent et qui le contraignent. Longchamps semble constamment poser la question de la valeur de ce pouvoir si la mort en est le prix.

RÉVOLTE

La révolte... voilà bien le maître mot de ces œuvres qui cherchent à cerner la contrainte absolue qui tient sous son joug l'être humain et l'impossibilité de parvenir à transformer efficacement les choses dans le sens de la survie positive. Ainsi, la rage aveugle et outrancière du narrateur est-elle porteuse de sa propre finalité, le mène-t-elle à assouvir dans la déchéance l'irrésistible tension qui, à cause même de son extrême lucidité, le charge de tout le dérisoire pouvoir de battre l'autre, dans son désir de maîtriser le féminin, conçu comme l'origine du mal, tout entier investi des affres de la maternité, donc de la perpétuation de l'espèce en ses nocifs désirs. Cette révolte aveugle, le narrateur en porte les scarifications qui le mènent jusqu'aux États-Unis afin de voir de quel pouvoir cette nation se chauffe.

MÉPRISE

La tétralogie s'achève avec *Sous l'Éden*. Or, je ne saurais être d'accord ni avec Victor-Lévy Beaulieu ni avec Claude Jasmin qui voient dans cette œuvre le fin mot, la solution éventuelle à tout ce déferlement insensé de violence, à savoir « l'amour ». Jamais je ne croirai que l'œuvre de Renaud Longchamps, dans son intransmissible beauté fielleuse, dans sa dimension épique et fulgurante, tombe en fin de course dans la béatitude « granole » de l'amour universel comme solution à la catastrophe de vivre. *Sous l'Éden* met en scène de vieux Adam et Ève, celui-là nommé Père Perdu, et celle-là, Mère Amère, qui ont deux enfants, non pas Caïn et Abel mais Prométhée et Maya. Ils sont tous des troglodytes condamnés par les Maîtres de Lumière à vivre sous terre, empêchés qu'ils sont d'en sortir à cause de la surveillance des Golems, robots cyclopéens, sauf la nuit. Le travail des humains consiste à creuser des tunnels afin de réunir toute l'humanité et ainsi parvenir à détruire les forces oppressives et à retrouver le soleil et l'Éden. L'humanité a perdu le droit au paradis à cause de sa faute, à savoir sa propension à tout détruire. Ce final qui nous présente Prométhée et Maya, sortis au grand jour pour défier les Golems, chantant « L'amour de la vie! La vie de l'amour! », chant qui a le pouvoir de désagréger les Golems et de libérer les déterreurs, est pathétique. L'ironie, sinon le cynisme, me paraît ici redoutable. N'oublions pas que Maya est amoureuse du chef des déterreurs et que ce dernier se nomme Sisyphé! L'interprétation m'en paraît on ne peut plus claire. L'amour a bel et bien le dérisoire pouvoir de libérer les humains, mais la tâche de réconcilier l'humanité dans le chant cucul de l'amour universel est vouée à l'échec, puisque le sentiment réconciliateur n'est rien d'autre que la pierre sans cesse refoulée au pied de la montagne, laissant les humains libres, et sans surveillance, de retomber dans leur désir de destruction.

HORIZON BOUCHÉ

Les quatre œuvres réunies sous le titre de *Babelle* constituent une gigantesque fresque de langage, une formidable pulsion d'amour pour les mots, les phrases et leurs multiples possibilités. Je crois que c'est là que se trouve le salut cherché tout au long de ces pages par le narrateur, à savoir l'immense rémission qui vient de la parole, semblable à une logorrhée, long soliloque psychanalytique, confession d'un homme en mal de repères, qui cherche dans sa frénésie destructrice une voie royale pour cerner de mots un territoire où vivre. Le Québec n'étant rien de cela encore, réellement, le Québécois rue à hue et à dia pour qu'on l'entende, pour qu'une mère peut-être vienne assouvir sa soif. Or, comme le dit Victor-Lévy Beaulieu dans sa remarquable préface : « [...] la puissance des mots qui habitent [Longchamps] n'a pas cessé de le forcer dans sa main gauche d'écriture et nous devrions, sur deux genoux, en remercier tous les ciels, puisque l'œuvre de Longchamps, pour quiconque l'a fréquentée un tant soit peu, a cette exemplarité qui est la marque sacrée, parce que singulière, du grand écrivain. »

SODEC LIVRE

Participer à l'essor du
livre au Salon du livre
de Montréal.

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec 